

Les Champs d'honneur, Jean ROUAUD, Les Editions de Minuit, 1930.

L'apparition des gaz de combat remonte à un an déjà, au nord d'Ypres, sur le front de Steenstraat, et c'est pourquoi on baptise la trouvaille ypérite. Elle ne rendait pas son inventeur si fier qu'on y attache son nom comme à Pasteur la pasteurisation et à Lecoq le gallium – de gallus, coq, et non cette sorte d'appellation gauloise dont s'offusquaient les chimistes allemands qui en repréailles, cinquante ans après, dénommaient germanium la découverte à leur tour d'un corps simple métallique. Cette propension à annexer les noms de lieux, cet über alles, on aurait dû se méfier. Dans le secret du laboratoire, testant sur de petits animaux martyrs ses cocktails de chlore, le cruel employé du gaz – et, à l'horizon de ses recherches, les futurs camps de la mort – n'ignorait pas qu'il enfreignait les conventions de La Haye par lesquelles les pays habitués à en découdre étaient convenus, afin d'en réduire les coûts, de livrer la guerre suivante à la régulière, selon la mystique chevaleresque et la science du duel, version planétaire du Combat des Trente où l'on s'entretuerait sur le pré de trois départements, sans débord du périmètre de lice ni dommage pour la multitude des vilains que n'ont jamais concernés

ces joutes princières. Mais c'était en temps de paix, quand les bien-portants s'imaginent en malades raisonnables. Demandez à Joseph, les poumons brûlés, de ne pas hurler sa souffrance. Il y avait des mois que les trente étaient des millions, décimés, épuisés, colonie de morts-vivants terrés dans les boues de la Somme et de la Marne, lancés abrutis de sommeil dans des contre-attaques meurtrières pour le gain d'une colline perdue le lendemain et le massacre de divisions entières, pions déplacés sur les cartes d'état-major par d'insensés Nivelles, plan Schlieffen contre plan XVII, tête-à-tête de cervidés enchevêtrés figés dans leurs ramures. Les règles de la guerre, si précieuses à Fontenoy aux ordres du dernier des condottières, provoquaient dans cette querelle d'arpenteurs des bilans d'abattoir et une esthétique de bauge. La facture s'alourdissait. Le mérite du petit chimiste fut de proposer une bonne affaire : un kilogramme d'explosifs coûte 2,40 marks, contre 18 pfennings et de plus grands ravages son poids de chlore. Face aux milliards des maîtres de forges, en fermant les yeux, la victoire à trois sous.

C'est ainsi que Joseph vit se lever une aube olivâtre sur la plaine d'Ypres. Dieu, ce matin-là, était avec eux. Le vent complice poussait la brume verte en direction des lignes françaises, pesamment plaquée au sol, grand corps mou épousant les moindres aspérités du terrain, s'engouffrant dans les cratères, avalant les bosses et les frises de barbelés, marée verticale comme celle en mer Rouge qui engloutit les chars de l'armée du pharaon.

L'officier ordonna d'ouvrir le feu. Il présumait

que derrière ce leurre se dissimulait une attaque d'envergure. C'était sans doute la première fois qu'on cherchait à tuer le vent. La fusillade libéra les esprits sans freiner la progression de l'immense nappe bouillonnante, méthodique, inexorable. Et, maintenant qu'elle était proche à les toucher, levant devant leurs yeux effarés un bras dérisoire pour s'en protéger, les hommes se demandaient quelle nouvelle cruauté on avait encore inventée pour leur malheur. Les premiers filets de gaz se déversèrent dans la tranchée.

Voilà. La Terre n'était plus cette uniforme et magnifique boule bleue que l'on admire du fond de l'univers. Au-dessus d'Ypres s'étalait une horrible tache verdâtre. Oh, bien sûr, l'aube de méthane des premiers matins du monde n'était pas hospitalière, ce bleu qu'on nous envie, lumière solaire à nos yeux diffractée, pas plus que nos vies n'est éternel. Il virera selon les saisons de la nature et l'inclémence des hommes au pourpre ou au safran, mais cette coloration pistache le long de l'Yser relevait, elle, d'une intention maléfique. Maintenant, le brouillard chloré rampe dans le lacis des boyaux, s'infiltré dans les abris (de simples planches à cheval sur la tranchée), se niche dans les trous de fortune, s'insinue entre les cloisons rudimentaires des casemates, plonge au fond des chambres souterraines jusque-là préservées des obus, souille le ravitaillement et les réserves d'eau, occupe sans répit l'espace, si bien que la recherche frénétique d'une bouffée d'air pur est désespérément vaine, confine à la folie dans des souffrances atroces. Le premier réflexe est d'enfouir le nez dans la vareuse, mais la

provision d'oxygène y est si réduite qu'elle s'épuise en trois inspirations. Il faut ressortir la tête et, après de longues secondes d'apnée, inhaler l'horrible mixture. Nous n'avons jamais vraiment écouté ces vieillards de vingt ans dont le témoignage nous aiderait à remonter les chemins de l'horreur : l'insupportable brûlure aux yeux, au nez, à la gorge, de suffocantes douleurs dans la poitrine, une toux violente qui déchire la plèvre et les bronches, amène une bave de sang aux lèvres, le corps plié en deux secoué d'âpres vomissements, écroulés recroquevillés que la mort ramassera bientôt, piétinés par les plus vaillants qui tentent, mains au rebord de la tranchée, de se hisser au-dehors, de s'extraire de ce grouillement de vers humains, mais les pieds s'emmêlent dans les fils téléphoniques agrafés le long de la paroi, et l'éboulement qui s'ensuit provoque la réapparition par morceaux des cadavres de l'automne sommairement enterrés dans le parapet, et à peine en surface c'est la pénible course à travers la brume verte et l'infect marigot, une jambe soudain aspirée dans une chape de glaise molle, et l'effort pour l'en retirer sollicite violemment les poumons, les chutes dans les flaques nauséabondes, pieds et mains gainés d'une boue glaciaire, le corps toujours secoué de râles brûlants, et, quand enfin la nappe est dépassée – ô fraîche transparence de l'air –, les vieilles recettes de la guerre par un bombardement intensif fauchent les rescapés. Seuls les très chanceux atteignent les lignes arrière. Joseph est de ceux-là – ou cueilli pas si loin qu'un anonyme grand de cœur ramène à couvert – mais son état inspire l'inquiétude : lésions profondes, amputation

probable d'un poumon. On le dirige sur Tours, ce qui n'est pas bon signe. Il voit qu'il se rapproche de sa maison, que pour lui la guerre est finie. Il trouve même la force d'acquiescer quand son mal fait des envieux. Les valides qui ne savent pas donneraient volontiers un poumon sur la promesse de ces femmes qui vont le dorloter.

Dans l'immédiat, on envoie un régiment de Marocains récupérer les positions perdues. Le gaz n'est pas encore dissipé, mais ces gens du désert ont l'habitude du vent de sable qui pique aussi les yeux et les bronches.

Le voyage est long jusqu'en Touraine. Le convoi se traîne pour ne pas trop malmener sa charge de souffrance. Les ambulances improvisées, les suspensions rudimentaires, les routes approximatives, les nids-de-poule arrachent des plaintes aux blessés. Joseph s'impatiente. Maintenant que nous savons où cela finit pour lui, il vaudrait mieux empiler les kilomètres jusqu'à l'infini, qu'ils retardent au plus loin son arrivée. Mais il souffre tellement. Chartres, Châteaudun, Vendôme – voilà, nous y serons bientôt.

Sous la fièvre, à des bribes de mots, des convulsions de terreur sur les visages, on reconnaît le resassement halluciné de ces visions d'enfer, les corps à demi ensevelis, déchiquetés, écartelés sur les barbelés, bleus étourneaux suspendus dans la pantière à qui semble refusée l'ultime consolation de s'étendre, d'attendre la joue contre la terre humide la délivrante mort, animés de hoquets grotesques à l'impact des balles perdues, soulevés comme des pantins de paille par le souffle d'une explosion,

décrivant dans le ciel haché d'éclairs un rêve d'Icare désarticulé avant d'étreindre une dernière fois la lise féconde, bouche ouverte en arrêt sur l'effroi, regard étonné pour tout ce mal qu'on se donne, tandis que le casque renversé se remplit d'une eau claire sauvée du borborygme, vasque délicate pour le jour des colombes. Mais les oiseaux ont déserté ce ciel tonnant ensanglanté de paraboles de feu. Il n'y a que les pauvres pigeons parfois, lâchés dans la tourmente bardés de messages secrets, sur qui se concentre le tir des soldats soulagés de participer soudain à ce qui n'est plus qu'une simple chasse à la palombe. De la tranchée adverse on entend leurs cris de joie, une clameur enfantine, quand le message interrompu dans son vol chute pesamment, et on les maudit comme jamais à ce moment, parce qu'il apparaît tout à coup que c'était la solution au malheur que portait l'oiseau abattu.

Paysage de lamentation, terre nue ensemencée de ces corps laboureurs, souches noires hérissées en souvenir d'un bosquet frais, peuple de boue, argile informe de l'œuvre rendue à la matière avec ses vanités, fange nauséuse mêlée de l'odeur âcre de poudre brûlée et de charnier qui rend sa propre macération (des semaines sans se dévêtir) presque supportable, avec le vent quand le vacarme s'éteint qui transmet en silence les râles des agonisants, les grave comme des messages prophétiques dans la chair des vivants prostrés muets à l'écoute de ces vies amputées, les dissout dans un souffle ultime, avec la nuit qui n'est pas cette halte au cœur, cette paix d'indicible volupté, mais le lieu de l'attente, de la mort en suspens et des faces noircies, des

sentinelles retrouvées au petit matin égorgées et du sommeil coupable, avec le jour qui s'annonce à l'artillerie lourde, prélude à l'assaut, dont on redoute qu'il se couche avant l'heure, avec la pluie interminable qui lave et relave la tache originelle, transforme la terre en cloaque, inonde les trous d'obus où le soldat lourdement harnaché se noie, la pluie qui ruisselle dans les tranchées, effondre les barrières de sable, s'infiltré par le col et les souliers, alourdit le drap du costume, liquéfie les os, pénètre jusqu'au centre de la terre, comme si le monde n'était plus qu'une éponge, un marécage infernal pour les âmes en souffrance, la pluie enfin sur le convoi qui martèle doucement la capote de l'ambulance, apaisante soudain, presque familière, enluminée sous les phares en de myriades de petites lucioles, perles de lune qui rebondissent en cadence sur la chaussée, traversent les villes sombres et, à l'approche de Tours, comme le jour se lève, se glissent dans le lit du fleuve au pied des parterres royaux de la vieille France.

Joseph ne mourra pas. Sa sœur Marie a fait le voyage de Randon à Tours avec une provision de médailles pieuses qu'à peine arrivée elle glisse sous les oreillers de son frère et de ses compagnons d'infortune. Elle a attendu pour cela que les infirmières en tablier blanc qui évoluent comme des ballerines russes entre les lits aient le dos tourné. Certaines qui ne croient qu'en la science et ses vertus cartésiennes colèrent contre ces gris-gris, un wagon de morphine ferait mieux l'affaire. Car la bienfaisante morphine est rare. Sollicitées de toutes parts, elles la dosent avec soin, la partagent selon d'empiriques coefficients : l'intensité des plaintes, la proximité de la mort. Quand elle vient à manquer, elles aimeraient se boucher les oreilles, crier plus fort que toutes ces douleurs accumulées. Cette guerre va trop loin. Tous sont d'accord, ce sera la dernière. Pour Joseph et des millions, certainement.

Au chevet de son frère, Marie s'est mise sans tarder au travail. Elle a sorti son chapelet, choisi dans son ciel le préposé aux souffrances – c'est le Christ Soi-même, même si les saints martyrs, dépecés, lapidés, ébouillantés, n'ont pas démerité – et rosaire après rosaire elle lui demande de prendre